

Chasser le dragon  
13.02 – 19.03.2016

1.

Je suis le Ténébreux, - le Veuf, - l'Inconsolé,  
Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie :  
Ma seule Étoile est morte, - et mon luth constellé  
Porte le Soleil noir de la Mélancolie.

Dans la nuit du Tombeau, Toi qui m'as consolé,  
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,  
La fleur qui plaisait tant à mon coeur désolé,  
Et la treille où le Pampre à la Rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phoebus ?... Lusignan ou Biron ?  
Mon front est rouge encor du baiser de la Reine ;  
J'ai rêvé dans la Grotte où nage la Sirène...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron :  
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée  
Les soupirs de la Sainte et les cris de la Fée.

Gérard de Nerval, *El Desdichado*, 1854

2.

Tandis qu'à leurs oeuvres perverses  
Les hommes courent haletants,  
Mars qui rit, malgré les averses,  
Prépare en secret le printemps.

Pour les petites pâquerettes,  
Sournoisement lorsque tout dort,  
Il repasse des collerettes  
Et cisèle des boutons d'or.

Dans le verger et dans la vigne,  
Il s'en va, furtif perruquier,  
Avec une houppe de cygne,  
Poudrer à frimas l'amandier.

La nature au lit se repose ;  
Lui descend au jardin désert,  
Et lace les boutons de rose  
Dans leur corset de velours vert.

Tout en composant des solfèges,  
Qu'aux merles il siffle à mi-voix,  
Il sème aux prés les perce-neiges  
Et les violettes aux bois.

Sur le cresson de la fontaine  
Où le cerf boit, l'oreille au guet,  
De sa main cachée il égrène  
Les grelots d'argent du muguet.

Sous l'herbe, pour que tu la cueilles,  
Il met la fraise au teint vermeil,  
Et te tresse un chapeau de feuilles  
Pour te garantir du soleil.

Puis, lorsque sa besogne est faite,  
Et que son règne va finir,  
Au seuil d'avril tournant la tête,  
Il dit : " Printemps, tu peux venir ! "

Théophile Gautier, *Premier sourire du printemps*, 1852

3.

Que j'aime voir, chère indolente,  
De ton corps si beau,  
Comme une étoffe vacillante,  
Miroiter la peau!  
Sur ta chevelure profonde  
Aux âcres parfums,  
Mer odorante et vagabonde  
Aux flots bleus et bruns,  
Comme un navire qui s'éveille  
Au vent du matin,  
Mon âme rêveuse appareille  
Pour un ciel lointain.  
Tes yeux, où rien ne se révèle  
De doux ni d'amer,  
Sont deux bijoux froids où se mêle  
L'or avec le fer.  
À te voir marcher en cadence,  
Belle d'abandon,  
On dirait un serpent qui danse  
Au bout d'un bâton.  
Sous le fardeau de ta paresse  
Ta tête d'enfant  
Se balance avec la mollesse  
D'un jeune éléphant,  
Et ton corps se penche et s'allonge  
Comme un fin vaisseau  
Qui roule bord sur bord et plonge  
Ses vergues dans l'eau.  
Comme un flot grossi par la fonte  
Des glaciers grondants,  
Quand l'eau de ta bouche remonte  
Au bord de tes dents,  
Je crois boire un vin de Bohême,  
Amer et vainqueur,  
Un ciel liquide qui parsème  
D'étoiles mon coeur!

Charles Baudelaire, *Le Serpent qui danse*, 1857